

Rapport résidence IAS, Université de Bayreuth Raharimanana, Octobre 2024.

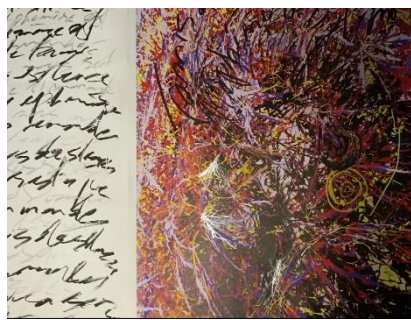
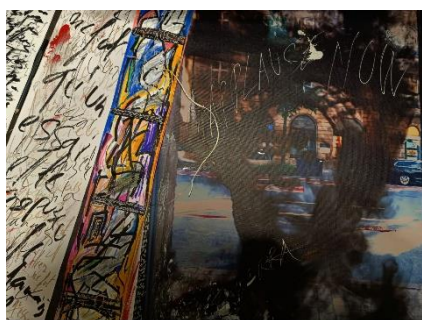
Ecrire, dessiner, jouer de la musique, un mois de résidence au sein de l'IAS, Université de Bayreuth.

Une résidence pour prendre du recul, et poser les bases d'un travail de recherches qui allie l'écriture, la peinture et la musique. J'ai peint beaucoup, joué du marovany, beaucoup, écrit, un peu.

Je me suis beaucoup enfermé pour peindre, pris le temps de me promener dans Bayreuth, pour respirer – la respiration comme acte essentiel de la peinture, où je travaille la fluidité de l'air dans le sang, et le rythme de la nature pour racines des gestes et des mouvements.

Peinture : j'ai travaillé quatre œuvres de base, sans titre pour l'instant, car quand vous venez d'une partie du monde – Madagascar, où hier n'a été qu'un essai et que la nuit en jumelle de la mort vous assaille, vous savez que le mieux c'est d'oublier. Mais la violence du monde vous tient en alerte, insomnie après insomnie, regard après regard. Alors, les mots vous manquent, vous prenez un crayon, un feutre, vous prenez l'appareil photo, vous peignez, vous fixez pour mieux tout brouiller, et faire appel à la panique du cerveau à pouvoir tout voir. Une résidence, où dans l'enfermement, les images du monde, viennent frapper à la porte. Bayreuth si calme, Bayreuth si paisible.

L'objectif est de pouvoir faire une exposition/installation/performance en 2025 ou 2026.



Cinéma : en marge de ce travail sur la peinture et l'image, j'ai pu discuter avec le public, **le 14 octobre 2024**, lors de la projection de mon film « Zaho zay », co-écrit avec et réalisé par Maeva Ranaivojaona. Cette rencontre avec Maeva m'a permis de poser les bases d'un nouveau projet de cinéma, **un court-métrage** que je réaliserai probablement. Ce n'est qu'un début de projet mais le synopsis a été écrit lors de la résidence. Il reste maintenant à prendre le temps d'aller vers le développement du projet.

Musique, écriture : les deux disciplines sont indissociables pour moi. J'ai joué de la musique, créé des morceaux, mon but est pour 2025/2026 d'arriver à un album de sept titres, avec la collaboration d'artistes comme Tao Ravao (créateur du blues malgache), Dina Mialinelina (chanteuse et compositrice malgache), Justin Vali (compositeur de valiha, Madagascar), Yann Clery (flutiste compositeur, Guyane) et Jean-Christophe Feldhandler (compositeur opéra, France).



Pourquoi musique et écriture ? Et de mes origines ? Et de mes terres. De mes eaux. De mes airs. De mes feux. Je suis issu de l'oralité où tout s'aborde avec le souffle, *aina*, de la vie. L'*aina*, dans la philosophie et la spiritualité malgaches, est une énergie fine, sous forme de fil fin et invisible, qui circule dans l'être et dans le corps, à laquelle on doit prêter attention. Il faut la déployer, la dénouer, souple et douce, sinon, elle devient rigide et se casse, on tombe malade, on meurt. On la déploie dans les ondes et le rythme de la musique, on la déploie dans le vol et la profondeur de la parole et du texte.

J'ai écrit des poèmes, quelques récits courts, pour base de futures nouvelles, pris des notes, attrapé des inspirations, mais la résidence était clairement orientée vers la peinture et la musique. J'ai continué à écrire un long texte sur le rythme, un sujet difficile et qui me hante depuis des années, où j'échange beaucoup avec la Pr. Ute Fendler.

J'ai reçu des étudiants pour discuter de multidisciplinarité, reçu des chercheurs comme le Pr. Samuel Kayode où nous avons parlé de musicologie, de ma pratique de l'instrument de musique Marovany, entre traditions et modernité, une discussion hautement intéressante car cela m'a permis de me rendre compte de ma proximité avec d'autres pratiques des instruments à cordes au Ghana ou au Bénin. Je continue jusqu'à aujourd'hui à correspondre avec le Pr. Samuel Kayode.

EXTRAITS de textes, notes...

Pour commencer, oui, il ne faut rien faire, observer, se tourner vers soi, et ce *je*, le tenir debout. Ecrire une dizaine de textes courts, sous entre nouvelles et monologues, sur d'immobilisme créateur, où la résilience est de tenir d'abord dans la beauté.

Tout est du réel, un feu de cheminée à travers la vitre, la couleur est énergie et fluctue, mais notre œil ne la perçoit pas cette fluctuation permanente, rien ne se fixe, et pourtant s'emparer et fixer, s'emparer et laisser libre. Oublier les autres feux, la guerre, la terre qui brûle, les morts dans les mines de smartphones. Perdre la notion du réel, et ne plus voir en nous ces saletés qu'il faut jeter aux décharges. Puis, étrangement, se rendre disponible pour un moment de récit, un instant de nous, un de nos visages, un de nos passages dans cette traversée de la violence. Voudrions-nous confondre cet instant avec nos vérités ? Est-ce ainsi que nous mourrons dans l'acception des jours d'hui ?

La violence nourrit le monde, nous l'observons. Originaire d'un des pays les plus pauvres au monde, ayant vu son père torturé, son frère emprisonné, et soi-même censuré et exilé, je suis un auteur dont l'écrit ne peut suffire. Que les mots fassent chairs et mordent, comme ils nous mordent en ce moment dans la bouche des imposteurs. Je voudrais convoquer la barbarie des hommes dans l'imposture de leurs actes. (...)

Et rire. Porté par les cordes du musicien. Soulé par les mots et les notes. Non pour jouir de la cruauté mais pour mieux s'en défendre. Regoûter à la voix dans le filet de sang qui hante notre époque et noie la mémoire ; et toujours, caresser les rêves et la poésie. Les mots s'éprouvent dans des larmes et de la sueur, mais aussi dans de l'urgence.

Peuple des nuques pliées. Je nous vois peuple des nuques pliées je nous vois je nous fais cibles de nos propres yeux, je nous vois en nos mondes, ici, là et là, ici en quelconque seconde où glisse l'index, souvent l'index parfois le majeur quand fatigue le doigt inquisiteur, qui désigne dessine décide de ce qu'il y a à exister, rien ne doit trop durer trop dire, rien ne doit être hors d'atteinte de nos brins de chair et hors cadre de l'épure de nos cous tracés vers terre, peuple peuple, peuple de nos mondes repliés et si vastes dans nos abysses, nos vertèbres sont autant de colonnes de nos palais d'ombres, je nous vois défiler faire défiler arrêter stopper reprendre retrouver au hasard des déambulations de nos oublis les récits de nos miroirs je nous vois peuple, peuple des cous pliés et des corps figés, nous rions seuls nous parlons seuls nous pensons seuls...

Rythme. Je ne maîtrise rien à ce moment-là. Sauf cette certitude, tout reviendra vers moi, je ne suis que créature des esprits obsédants, peut-être même que je le suis, esprit obsédant, qui vient aussi coloniser l'esprit du lecteur.

Je ne maîtrise rien, proie volontaire au chaos, ou des règles sans règles, l'absence de consignes autres que de se laisser faire. Un peu comme se donner au courant du fleuve, mais le courant du fleuve a ses lois précises et son rythme presque immuable, on s'y noie ou pas, supportant son rythme. Le fleuve obéit à son courant et sort de son lit si les berges ne sont pas assez vastes, le fleuve disparaît si le courant se tarit.

Mais j'ai confiance, tout n'est qu'impact et choc des rythmes venus de tous les sens, de toutes les directions. On érige des boucliers, l'aveuglement, la surdité, l'insensibilité, pour éviter les blessures. Ici, à cet endroit où je tente de tenir debout, il n'y a pas de mal, il n'y a que des récits. Il n'y a pas de mal, je mens, il n'y a que des récits, je ne mens pas. Un mouvement où on encaisse les balles, et mourant, on exfiltre le souffle pour funambuler, danser.